

Le voyage d'été 2010

Comme on peut le croire, ça commence comme Schubert. Mais si cela devait à voir, l'odyssée n'empoignerait pas avec les mêmes caractères qu'alors. Et, même s'il s'agissait de ces jeux allusifs en vogue, 2010 n'aurait que faire. Simplement avec tout ce passé qui nous précède, n'importe quelle expression de maintenant a toutes les chances d'en rappeler une autre.

Pour moi qui aime Paris le premier fait notable de ce voyage annuel, c'est le double enchantement d'avoir suivi les bords de Seine depuis Boulogne jusqu'à l'Hôtel de Ville, et de là d'avoir traversé le quartier du Marais. Tant pis si je radote, mais Paris en été, quand un petit vent frais circule sous un soleil et des nuages qui se disputent la préséance, a ce charme inimitable que savait dire la simplicité des chansons populaires passées : *Un petit jet d'eau, une station de métro entourée de bistrots, Pigalle. Grands magasins, ateliers de rapins, restaurants pour rupins, Pigalle...* Oubliant tout à trac la solitude imminente du 15 août vidé de tout ce qu'on peut compter comme parenté et amis, j'ai même eu du regret de partir.

A la gare de Lyon une situation renversante m'attendait. Toujours imprégnée des époques où l'on voyageait parcimonieusement en troisième classe, assis de fortune dans les couloirs sur nos valises en carton bouilli, j'avais pris l'habitude d'être estomaquée par la multitude hétéroclite saturant les grandes gares, pas seulement aux dates fatidiques, mais tout le temps, comme si, à l'image de la planète, toutes les populations tout entières étaient affectées d'un mouvement perpétuel. A se demander qui diable pouvait bien travailler encore (ou quand ?), à part évidemment les préposés aux voyages. Et s'ils étaient les seuls survivants d'une espèce quasi éteinte, on pouvait comprendre, en tout cas dans notre pays, que, lassés, ils s'adonnent par roulement à la grève, sans plus de résultat pour eux que de ravir quelques jours à la routine du boulot. Car, franchement, comment la noria universelle pourrait-elle continuer, s'ils se mettaient à se tourner les pouces, ou, mieux, se mettaient à leur tour à alimenter la pompe au lieu de l'actionner ? On a vu ce que ça pouvait donner avec le volcan islandais, à cette différence près que c'est son réveil, et non son sommeil, qui a provoqué la grande pagaille du grand stop.

Eh bien ! ce jour-là rien, ou quasiment. Des voyageurs traversaient paisiblement le grand hall, comme même auparavant ce n'était qu'exceptionnellement le cas. Et n'étaient les annonces à intervalles des trains arrivés à destination ou en partance, le cliquetis des modifications des panneaux, le quadrillage de soldats en armes et treillis, les TGV à quai et toute l'armée des composteurs et autre mobilier des gares modernes, on se serait cru dans ces cartes postales qu'on dirait du dimanche du temps où le *Train bleu* ne surplombait pas l'*Express bleu*. Vous me croyez si vous voulez, pourtant en assemblant les photos à visée panoramique que j'ai prises ce jour-là d'une gare dont je raffole autant que de Paris, j'ai découvert, captivée, ce que j'avais vu.

Le trajet en train s'est déroulé sous un ciel mi-figue mi-raisin, miraculeusement préservé, pour la grincheuse *in petto* que je suis devenue, de ces échanges banaux dont la téléphonie sans fil fait bénéficier la collectivité et du défilé incessant des voyageurs en mal de bougeotte même dans des voyages sacrément raccourcis. Mais cet eden roulant n'a pas pour autant amélioré mes capacités à photographier au vol le calme du canal de Bourgogne, la ligne des peupliers

bordant une route au loin, les bâtiments d'une grosse ferme, les champs où homme et nature se conjuguent pour s'accomplir mutuellement ; et à partir de Dole ce village dont la situation au fond d'une comble m'évoque à chaque fois *le dormeur du val* ; ou bien, après le plateau et au sein des forêts de sapins, l'apparition fugace du lac Saint-Point, et enfin au sortir de Vallorbe, depuis les hauteurs du Jura, l'horizon des Alpes vaudoises, séparées des Dents du Midi et des montagnes du Chablais par la plaine du Rhône, qui laisse voir, comme imitant Turner ou Friedrich, le glacier du Trient et le Mont-Blanc.

Mais, au fur et à mesure de la descente vers le Léman, la quiétude intemporelle du wagon s'est frayée un chemin dans des intempéries de fin du monde. Le brouillard et la pluie à verse effaçaient reliefs et rives, au point que lac et ciel se confondaient dans un même continuum funèbre. Impossible d'y scruter, avidement comme à chaque fois, si tout était bien resté en place. A défaut l'observation des voyageurs a pris le pas sur celle du paysage. Sur la banquette des CFF il y avait en face un aveugle rivé à son téléphone, qui discutait à tue-tête d'une revue. Il était surtout question de photos, ce qui étonnait, même si, après tout, rien ne s'oppose à ce que les aveugles *parlent* de photos, et, même si, pour ceux qui par chance voient, l'incongruité du langage peut en rajouter. Il répétait, en effet, qu' « il allait *voir* tout ça en arrivant ». A la place d'à côté, une jeune estivante se retranchait dans la lecture du *Canard enchaîné*, ce qui ne l'empêchait pas de hausser les sourcils à chaque gesticulation brusque de l'aveugle qui l'atteignait. Et cette mimique, qui exprimait sans mot dire « ça va pas la tête, il est pas bien celui-là », servait d'occasion à la verbalisation d'un qui-vive plus ontologique : « Mamie », geignait-elle à l'adresse de sa grand-mère qui me lançait un regard entendu, « quelle idée de venir ici. Avec un temps pareil, la piscine, terminée, je vais mourir ! ».

A la fin du parcours ferroviaire, ce temps de chien a eu des bons côtés. D'abord un parapluie secourable. Empêtrée dans mes bagages par toute cette flotte diluvienne, une voix gaie a surgi derrière moi : « C'est y pas mieux comme ça ? » Tu parles si c'était y pas mieux. Pas un parapluie, mais un vrai parasol. Mais mieux que l'abri c'était le plaisant, le plaisir que ce jeune type mettait à présenter son aide comme un bon tour qu'il me jouait. Pas avec cette force explosive de la rigolade des garçons, mais avec la même fraîcheur et la même franchise. Autre bon côté, la halte inopinée au café de la gare, comme un rappel de la séquence fabuleuse par laquelle Robert Altman commence *John McCabe* : du vert saturé d'eau de forêts dégoulinantes de pluie au jaune chaud des lampes à pétrole embrumé de l'odeur mouillée de tabac froid, de café, d'alcool, de sueur et de crasse d'un estaminet de cambrousse.

Après, dans le bus, sans coup férir avec cette manie perpétuelle de me ressouvenir ou d'évoquer, les nappes de brouillard, impalpable opacité qui remonte fantomatiquement de la vallée et irrealise ce qu'elle enveloppe, m'ont métamorphosée, en Hans Castorp en route vers Davos, et la construction massive du Palace émergeant au final, en sanatorium Berghof. Peut-être parce que j'ai lu *Der Zauberberg* par un temps et dans un lieu comparables. Et peut-être, au fond, parce que Leysin n'était pas loin.

Logiquement le voyage d'été c'est aussi celui du retour, celui de la réintégration après l'arrachement, quoique avec les tribulations de la vie je finisse par ne me sentir partout nulle part, sans que se soit perdu le déchirement des départs.

Les montagnes ont ceci de particulier sur les autres paysages qu'elles incarnent le dépaysement. A chaque lacet qui rapproche de la vallée, elles deviennent plus hautaines, modifient leurs apparences polymorphes et, en s'éloignant par paliers, marquent toujours plus sans contestation possible que l'on ne fait plus partie de leur monde. Comme si, à mesure qu'on s'extrayait de leur univers massif et dépressionnaire, c'étaient en fait elles qui vous extradaient.

En plaine j'ai pensé : « C'est fou, en les quittant, je connais moins ces rives, dont, en venant, aucun détail ne m'échappe comme si j'y avais vécu, pas seulement depuis toujours, mais depuis avant, depuis au-delà, au moment du commencement du monde. » Le mystère s'est défait en roulant vers Paris, assise par les hasards de la réservation exactement à la même place qu'à l'aller, mais disposée par l'organisation ferroviaire dans le sens inverse de la marche. Ce qui crée la désorientation, c'est l'autre face des choses. En l'occurrence, pour connaître autant, il aurait suffi de voir à reculons.

Au début, dans l'oisiveté qui accompagne l'ébranlement des trains, j'ai fini, après je ne sais combien de parcours, par remarquer amusée que les annonces habituelles étaient faites en français par une femme et en anglais comme en allemand par un homme. L'idée a probablement été d'humaniser leur virtualité routinière par la figuration d'une sorte de couple. J'ai essayé d'imaginer ce que pourrait donner la permutation des langues par rapport aux sexes, ou des sexes par rapport aux langues, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, ou encore des préséances. Qui accueille en premier ? Et, suivant lequel, est-ce en fonction du pays prééminent ou des convenances plus universelles ?

Par la suite mon amusement s'est déplacé et mué en fou-rire silencieux à l'écoute d'un quatuor manifestement israélien dont la conversation était ponctuée de *hm hm* approbateurs, à mi-chemin des onomatopées *hein* et *hem*, auxquels faisaient systématiquement écho des *ja ja*. *hm hm... ja ja... hm hm... ja ja... De temps à autre la séquence s'agrémentait d'un joooh* aussi profondément grave que le *joch* du *Jungfraujooh*. *hm hm... ja ja... hm hm... ja ja... joooh... hm hm... ja ja... hm hm... ja ja...* Le trajet a été ainsi rythmé pratiquement jusqu'à Dijon, jusqu'à ce qu'un passager voisin finisse par manifester son agacement. Malgré une réponse en forme de renvoi dans les cordes, cette excitation localisée s'est au bout d'un moment assourdie, et même assoupie.

Ça ne m'a pas trop manqué à part le rire sous cape, parce que j'avais en mains le folio de Flannery O'Connor. Je ne devais sa découverte qu'à la correspondance du titre avec une période misanthropique : en français *Les Braves gens ne courent pas les rues*, dans l'original *A Good man is hard to find*. Mais, en parcourant en librairie les premières lignes de la nouvelle qui donne son titre au recueil, j'ai su que c'était exactement le livre qu'il me fallait, pas en raison de la connivence initiale de son titre avec ma misanthropie du moment, mais par cette manière typiquement américaine de représenter les êtres, l'humanité de leurs rapports, même en dépit des chutes terrifiantes de la plupart des nouvelles du recueil, et par cette écriture non moins typique qui, en ce qui me concerne, me met d'emblée au coeur des choses, des situations, comme si elles m'étaient familières, et des gens, comme s'ils étaient mes proches, bien qu'aussi indubitablement du Tennessee que les personnages de *Cookie's Fortune* le sont du Mississippi. Plus tard j'ai été contente de lire, où diable était-ce, que l'auteur (je refuse les féminisations idiotes du genre l'auteuRE et la suite à l'encan. A ce compte pourquoi ne pas

rendre masculin LA patrie, ou la rendre vraiment féminine en MATRIE ? Mais alors, ô traquenards infernaux du langage, un *patriote* deviendrait un *matriote*, ce qui provoquerait aussitôt les récris des hommes en faveur de *matriot...*) avait un faible pour *Le nègre factice*. C'est toujours comme ça : on lit une chose qui marque un accord intime avec quelqu'un qu'on ne connaît pas, avec quelqu'un, même s'il n'existe plus. Et, après, quand on recherche l'endroit où on l'a lue, *nada, que dal!* sauf l'anxiété de penser qu'on a peut-être pris ses désirs pour des réalités. Désirs de quoi, au juste ? Et anxiété, pourquoi ?

A l'arrivée, dans l'embarras des descentes, il y a eu une dame au petit chien. Puisque ça avait commencé par Rimbaud et continué par Thomas Mann puis F. O'Connor, il était juste que ça se termine par Tchekhov. Renchérissant sur le sac au monogramme Vuitton qui abritait l'animal, elle avait pour lui, dans l'amoncellement des bagages et la sympathie ou l'indifférence alentour, les apaisements des mères qui savent l'inquiétude des brouhahas invisibles. Dans le fond tout ce laïus aurait pu être intitulé plus à propos : *voyage de l'intérieur*.

La communauté involontaire du wagon s'est dispersée dans la foule.

1er novembre 2010

p.taieb

Maintenant que j'y suis, ma mère me revient sous la forme d'une de ses sentences favorites des dernières années. A l'agacement d'une incompréhension, elle laissait tomber : *Ton tour viendra*. Alors, ça me révoltait. Intérieurement je grommelais : *Alors oui... comme c'est malin... évidemment... fastoche...* Mon tour est venu, et ça ne me révolte plus. Cette brève opposition maintenant nous lie. On peut en dire : ou qu'elle ne m'a pas quittée, ou que je la rejoins. Avec toutefois cette différence qui m'appartient et rééquilibre les forces : oui, mon tour est venu, plus vite qu'on aurait pu penser.